

Henri Van Lier, Anthropogénie

Chapitre 8 - Musique et langage massifs

A. LA VOIX ET LA MAIN MUSICALE

B. LA PANOPLIE SONORE

C. LA MUSIQUE MASSIVE

1. Les émissions sonores insistantes dans l'animalité :
soutien des réactions circulaires, l'individuation,
la participation groupale, l'enveloppement
mammalien, la séduction
2. Le virage de la prémusique à la protomusique
3. La production d'une protomusique indépendante
4. Le statut sémiotique de la protomusique

D. LE LANGAGE PARLE MASSIF

1. La matière du langage massif
2. Les réalisations du langage massif
 - a. Les vocables massifs vides
 - b. Les vocables massifs pleins
 - c. Les vocables instantiels
 - d. Les partis d'existence protolangagiers
2. La sélection naturelle du langage massif

A. LA VOIX ET LA MAIN MUSICALE

A mesure que les mains d'Homo devenaient ouvrières, sa mâchoire se libéra de ses tâches d'attaque et de défense, de dépeçage, de broiement et de mastication lourde. Elle put alors être sélectionnée selon un parti biologique où diminuèrent sa musculature, son volume global, ses canines défensives et déchiquetantes au profit d'une mastication progressive concordant avec un goût savourant et substantialisant <1C6>. En même temps, l'alimentation d'Homo, malgré ses adaptations aux fluctuations climatiques, devint globalement plus omnivore. Ainsi se sélectionna une denture disposée en un demi-cercle assez régulier et à surface égale. Le tout concorda avec une tête sphérique à ossature ventilée, tête indépendamment sélectionnée par la station debout, qui appelait un trou occipital médian, et par la répartition d'un cerveau orchestral.

En même temps, le cou hominien devenait plus haut et en tout cas plus mobile, en raison d'organes visuels qui, dans la station debout, avaient avantage à couvrir le plus possible 360 degrés sur leur pivot. Ainsi, chez Homo, le larynx put descendre et le pharynx s'élever, créant un résonateur à la fois riche et précis du fait que, grâce au tube vertical du pharynx, les ondes sonores créées par le larynx débouchaient dans la cavité buccale presque à angle droit <R.oct86,1164>.

Les lèvres, constituées progressivement par le débordement de la muqueuse subtile, se différencièrent au point d'être capables de déclosions et d'occlusions beaucoup plus nuancées, déjà préparées par la succion d'une mamelle à aréole. Dans la nouvelle mastication plus savoureuse, les muscles striés de la langue furent sélectionnés selon leur aptitude à proposer des mouvements et des gonflements en toutes directions, ce qui permit au corps lingual de réaliser des contacts déterminés et relativement ponctuels de sa pointe et de son dos avec les dents, avec le palais, avec les joues ; l'importance considérable des aires cérébrales motrices correspondant à la langue hominienne montre l'importance de ses commandes distales précises. Les joues, tirées par les muscles de la face de plus en plus différenciés, firent de la cavité buccale entière une caisse de résonance variable à souhait.

Enfin, à mesure que la station debout dégageait la cage thoracique du primate marcheur et chemineur <1B>, les mouvements du diaphragme y assurèrent l'émission d'un souffle lent, continu et modulable, interrompable, dont nous avons déjà rencontré les qualités pneumatiques à l'occasion de l'odorat <1C5>.

Ainsi fut mis en place un instrument à vent, combinant certaines vertus de la soufflerie d'orgue au niveau des poumons, du bec de clarinette au niveau du larynx, du résonateur volumétrique du trombone à coulisse au niveau de la cavité buccale. Les grognements et les cris des mammifères devinrent la voix, c'est-à-dire une émission sonore capable d'être indéfiniment et possiblement distinguée et modulée dans certaines hauteurs, intensités et timbres. Capable aussi d'être soutenue ou au contraire lancée et interrompue rapidement, en un contrôle précis de continuité/discontinuité. En d'autres mots, la voix allait produire un

matériau sonore se prêtant à des différenciations et oppositions particulièrement claires, rapides, économiques, ouvertes en tous sens.

Mais la voix seule n'aurait rien été, elle n'eût même pas été évolutivement sélectionnée si les sons vocaux, à mesure qu'ils apparaissaient, n'avaient pas été reçus par l'ouïe déjà fort discriminatrice des Primates, et qui, pour des raisons de collaboration, de communauté et d'éducation, devint l'ouïe transversalisante et proportionnante d'Homo. Ainsi se créa une circulation régulatrice entre la bouche émettrice et l'oreille qui permit la mise au point de sons de plus en plus différenciés et contrôlables. Cet ajustement circulaire fut encore favorisé par la structure de la face primatale qu'Homo transformait progressivement en visage, mettant en relation intime les yeux, la bouche, l'oreille, le nez en un champ clos, complet, quasiment autarcique.

En même temps, les mains planes laborieuses furent sans doute amenées à déclencher, au cours de leurs manipulations techniques, certains sons d'objets dont les hauteurs, les intensités, les timbres, les durées concordait d'une part avec les exigences de l'ouïe, d'autre part avec celles de la voix naissante. Les différences provenaient de la nature et de la forme des émetteurs sonores, mais aussi de la manière dont ils étaient mis en vibration, ici par une frappe (sur les pierres ou les bois), là par une tension (de la corde d'un arc), là encore par l'étranglement (l'ouverture-fermeture) d'une fente. A quoi on ajoutera ces fibres bruissantes et ces sonnailles de toutes sortes que peuvent animer les corps des danseurs.

Ce furent là déjà les instruments de musique. On remarquera que ni en français ni en anglais ni en allemand on ne dit : outils de musique. Cela signale sans doute qu'étant donné la nature intrusive des sons, et aussi leur continuité avec le corps du musicien (dans certaines sculptures africaines le tambour continue le ventre et le ventre le tambour), les dispositifs matériels producteurs de sons différenciés n'ont pas le caractère opératoire un peu extérieur qui est celui des outils. Ils sont à la fois en distanciation sémiotique par la possibilisation de leur emploi et quasiment naturels par l'intimité du cycle manipulation-audition-manipulation.

Nous ne savons pas lequel, de la voix ou de l'instrument musical, a précédé l'autre. Mais leur produit a tellement les mêmes dimensions physiques (hauteur, intensité, timbre, rythme), et leur production les mêmes ressources physiques (frappe, tension, étranglement) que, reçus par la même ouïe, ils ne purent que se provoquer, et même, comme il s'agit de souffle et d'air, littéralement s'inspirer (spirare, in) l'un l'autre. Anthropogéniquement, on tiendra compte de ce que les résonateurs extérieurs - grottes, parois montagneuses - ont pu favoriser ou dissuader chez Homo musicien naissant.

B. LA PANOPLIE SONORE

Pour situer ce qui a dû se passer à l'origine de la musique vocale et instrumentale, ainsi que du langage, il faut voir à quel point la production sonore hominienne, c'est-à-dire vocale et instrumentale, devait être pour Homo technicien et possibilisateur un domaine privilégié, parallèle au champ de sa vue globalisatrice.

En effet, le son fatalement sonnante et résonnant, une fois qu'il est un peu technicisé et domestiqué, est un phénomène qui se prête éminemment à la panoplie et au protocole, lesquels sont l'essence de la Technique. Là les expériences deviennent vite des expérimentations, tant les paramètres engagés sont distincts, du moins en première approximation, et proposent des variables relativement faciles à manipuler continûment, systématiquement, systématiquement. Produit ou saisi par le corps et le cerveau d'Homo, le son vocal et instrumental est si évidemment physique qu'il en devient physicien.

Les principales catégories physiologiques du son qu'Homo a pu retenir pour en former des couples distinctifs sont si basales qu'elles ont été approchées par Jakobson et Halle quand ils se posèrent une question pourtant beaucoup plus limitée : quel est le plus petit nombre d'oppositions sonores, de "traits" sonores, qui suffiraient à produire les phonèmes de toutes les langues du monde?

Voici, présentés de façon simplifiée dans la colonne de gauche, les douze traits retenus par eux, et dont la colonne de droite montre qu'ils correspondent à des articulations élémentaires de la Mécanique et la Thermodynamique.

ENERGIE

- | | |
|--------------------|---|
| (1) FORT/FAIBLE | Quantité d'énergie |
| (2) COMPACT/DIFFUS | Concentration d'énergie dans le spectre |

INFORMATION vs BRUIT

Bruit/information :

- | | |
|-------------------|-------------------------|
| (3) FORME/INFORME | Prévalence de la forme |
| (4) STRIDENT/NON | Accompagnement de bruit |

Information directe :

- | | |
|------------------|------------------------|
| (5) AIGU/GRAVE | Fréquence |
| (6) DIEZE/NON | Fréquence poussée haut |
| (7) BEMOLISE/NON | Fréquence poussée bas |

Information indirecte :

- | | |
|------------------------|-------------------------------------|
| (8) NASAL/NON (BUCCAL) | Résonateur adjoint |
| (9) VOISE/NON | Accompagnement de basses fréquences |
| (10) TENDU/LACHE | Définition de la résonance |

SEQUENTIALITE

- | | |
|-------------------------|-------------------|
| (11) DISCONTINU/CONTINU | Transition |
| (12) BLOQUE/NON | Temps de décharge |

En présence de cette panoplie, et des protocoles qui exploitent ses compatibilités et ses incompatibilités, le système vocal et instrumental d'Homo disposa alors de deux régimes.

(A) L'un, qu'on peut dire le régime insistant, allait exploiter l'aptitude des sons hominiens à être longuement tenus et progressivement retournés sur eux-mêmes en attisant leur résonance et leur écho selon les douze traits qui viennent d'être dégagés. Ce fut la pratique musicale, vocale ou instrumentale.

(B) L'autre, qu'on peut dire le régime urgent, exploita l'aptitude des mêmes sons vocaux à produire des segments sonores relativement courts et tranchés, et par là encore plus distincts ou discrets, toujours selon les mêmes douze traits oppositifs. Ce fut la pratique langagière.

Une question intriguante pour l'anthropogénie est de savoir lequel, du régime langagier ou du régime musical, a précédé l'autre dans l'Evolution. On peut penser que la pression sélective est surtout venue du langage, plus rentable pour la conservation de l'espèce dans la chasse, l'attaque, la défense, l'approche coïtale, la collaboration, la communauté, l'éducation.

Mais le son insistant de la résonance et de l'écho, celui de la musique, est plus vaste et plus naïf, natif, que le son urgent, celui du langage, qui en paraît une spécialisation toujours locale et transitoire. Chez les mammifères antérieurs, le son pré-musical joue un rôle considérable à côté des sons d'appel distincts à fonction définie. Le nourrisson hominien gazouille, babille, acquiert même un phrasé, avant d'émettre ses premières syllabes. Et l'on n'oubliera pas que, très tôt, Homo, capable de marcher d'un pas cadencé, possibilisé, rythmé, et de balancer semblablement ses mains indexatrices et ses bras braqueurs, commença, moyennant son cerveau neutralisant et conceptualisant, d'être capable de considération, de contemplation, de méditation, de désir - toutes dispositions favorisant le régime insistant de la musique.

Du reste, on se trouve là devant un cas frappant de causalité circulaire. Par sa pratique charnelle et mentale, le langage dut apporter beaucoup aux développements de la musique. Inversement, la musique vocale et instrumentale, moyennant ses implications physiologiques, dut jouer le rôle de déclencheur et de soutien pour certains développements du langage. Comme de la technique. Ou de la saisie mesuratrice des choses par une mathématique.

Et c'est à cause de ce rôle primordial que l'anthropogénie va considérer la musique massive avant le langage massif.

C. LA MUSIQUE MASSIVE

Quand nous disons "musique", nous pensons instinctivement à la musique détaillée, c'est-à-dire à une musique travaillant avec des tons, comme nous pensons aussitôt aux images détaillées quand nous disons "image". Mais l'anthropogénie doit s'arrêter attentivement à la musique massive, celle où des sons vocaux et instrumentaux ont correspondu, pendant 1 ou 2 millions d'années, aux images visuelles massives. Et cela quant à leur structure et à leur texture, et sans doute aussi quant à leurs phases d'apparition et d'épanouissement.

Lorsqu'il s'agit des sons vocaux et instrumentaux, la qualification de "massif" vise cet état où ils deviennent déjà assez différenciés pour être oppositifs selon les caractères physiques relevés ci-dessus (énergie/information, information/bruit, séquentialité), mais où ni pour

l'organisme producteur ni pour l'organisme récepteur ils n'apparaissent encore comme assez distincts pour être modulés, c'est-à-dire mesurés et modelés spatialement et temporellement dans le détail. En effet, pareils modelage et mesurement supposent qu'ils accèdent au ton, c'est-à-dire à un état où ils sont assez distincts pour être tenus-tendus (tonus, teinein, tendere) comme des événements isolables, aptes à devenir les "briques" d'un édifice, ce qui requiert une certaine pureté du timbre. C'est le ton à timbre suffisamment pur et contrôlé qui marque l'entrée dans la musique détaillée, et du reste dans le langage détaillé.

C'est pourquoi la musique massive, qui ne dispose pas encore du ton vocal ni sans doute du ton instrumental, pourrait être dite prétonale si "tonal" n'avait pas pris une signification historique limitée. Heureusement, l'adjectif "massif" fait suffisamment l'affaire, et il a même l'avantage de marquer la parenté entre musique massive et langage massif, et même entre musique et langage massifs, d'une part, et image massive, de l'autre. On parlera aussi bien de protomusique, qui s'opposera à la prémusique, qui s'esquisse peut-être chez les animaux.

La musique massive ou protomusique mérite alors, comme l'image massive, toute l'attention de l'anthropogénie, en raison de sa durée dans l'évolution du genre-espèce Homo, - 1MA ou 2MA, - et de l'influence qu'elle y a exercée comme un stade, et qu'elle y exerce toujours aujourd'hui comme une strate dans la plupart des performances du son insistant hominien, c'est-à-dire musical.

1. Les émissions sonores insistantes dans l'animalité

Pour comprendre les sources de la protomusique, il est indispensable de s'arrêter un instant aux régimes du son insistant chez les ancêtres d'Homo, en particulier les mammifères et les primates.

(a) Le soutien des réactions circulaires. - Dès avant Homo, le son buccal insistant, toujours disponible et économiquement produit, concordait en raison de ses réactions de Baldwin (perception > émission > reperception > réémission...) avec les activités animales qui, comme la chasse, le rassemblement, l'accouplement, supposaient elles-mêmes des réactions de Baldwin. Il soutenait alors ces dernières en s'y surajoutant, et aussi en activant de façon indirecte ou directe les neuromédiateurs d'exaltation et de modération qui leur étaient associés.

(b) L'individuation. - Les loups émettent des sons buccaux à résonance insistante qui permettent à leurs congénères de savoir quels ils sont, combien, où et quand.

(c) La participation groupale. - Beaucoup de mammifères s'aident de l'émission de sons pour coordonner leur course avec celle de leurs comparses chasseurs. Le son buccal insistant est un facteur important de la meute. Ailleurs, il contribue au soutien de la vigilance. Ou au rassemblement et au maintien du groupe.

(d) L'enveloppement mammalien. - Chez beaucoup de mammifères, le son insistant semble satisfaire le désir d'un enveloppement à la fois auditif et tactile, dont on peut penser qu'il continue l'entour utérin. Car, contrairement à la vue, frontale, le son, qui est résonant et en écho, a la propriété remarquable d'entourer en tous sens un organisme, de le caresser simultanément de partout. On songe à ces émissions sonores de très basses fréquences qui permettent aux baleines de rester non

seulement en communication mais en contact et en entour à de très grandes distances.

(e) La séduction. - On croit reconnaître dès l'animalité antérieur des cas où le son insistant réalise, à l'égard de la proie et du partenaire, des enveloppements (*volvere in*), des séductions (*se, ducere*), des élicitations (*angl. allure*), dans une conjonction des systèmes coaptés du preneur et du pris.

Assurément, ce qui intéresse les origines de la protomusique ce n'est pas tellement l'aspect directement communicationnel de ces sons insistants que les moments où ils semblent parfois dépasser l'efficacité immédiate pour glisser vers un plaisir, une complaisance, ou au contraire une souffrance latente en raison d'une autarcie des réactions de Baldwin et des neuromédiateurs mis en oeuvre. L'exemple familier en est les hurlements nocturnes des loups et de certains chiens "chanteurs".

2. Le virage de la prémusique à la protomusique

On retrouve les mêmes performances et les mêmes fonctions du son insistant chez Homo. Dans les gémissements de l'effort ou de la jouissance physique. Dans les appels des bergers montagnards. Dans certains grognements de la collaboration technique. Dans les cris guerriers. Dans les miaulements caressants. Dans certaines inductions du chasseur à sa proie.

En tous ces cas il faut prendre soin de défalquer des sons produits ce qui, chez Homo actuel, revient aux tons, c'est-à-dire aux sons tenus-tendus moyennant une pureté de timbre. Il reste alors ce que les langues ont désigné comme gémissement, grognement, murmure, plainte, appel, cri, miaulement, "cukooing", etc.

On doit aussi, comme il y a un instant pour les animaux, mettre entre parenthèses l'aspect fonctionnel et en particulier communicationnel de ces performances, et y retenir ce qui déborde le rendement strict et vire à la complaisance sonore.

Et c'est là que nous saisissons sans doute le passage de la prémusique animale à la protomusique hominienne. Car cette complaisance n'a pu que se renforcer à mesure que se mettait en place, chez Homo, le rythme né de la bipédie <1A5>, la distanciation du signe <2A>, la possibilisation <4A>, la présentivité <6B2>, l'image massive de l'outil <7A>, toutes dispositions qui invitaient à exploiter les capacités du son insistant de s'entretenir, de se reproduire, de s'autogénérer très économiquement et autarciquement dans ses résonances, ses fluctuations, ses échos.

3. La production d'une protomusique indépendante

Ainsi peut-on penser que de plus en plus souvent les virtualités protomusicales du son insistant massif ne furent plus seulement des excroissances de ses fonctions somatiques et communicationnelles, mais se cultivèrent pour elles-mêmes, en une protomusique, ou musique massive autonome.

Que le son insistant massif fût vocal ou instrumental, ses fluctuations rapides et aisées, très malléables au rythme, durent alors induire Homo à cultiver des effets de champ perceptivo-moteurs, voire

logico-sémiotiques, activant-passivant de premiers destins-partis d'existence, c'est-à-dire des options singulières de topologie, de cybernétique, de logico-sémiotique, de modes d'existence, de catégories du possible, d'intensités présentives et absentes <6F>.

En même temps, la protomusique offrit le bénéfice d'une expérience qui pouvait non seulement appartenir au producteur sonore, mais aussi à un très grand nombre d'autres, coproducteurs sonores et auditeurs. Car, si élémentaire soit-elle, toute musique est concert, c'est-à-dire visée commune, accord non sans lutte (certare, cum, streben-mit, to strive-with), en raison du concord et du discord de la résonance.

Enfin, quand on prend en compte dans quel état d'instabilité existentielle la station debout, la possibilisation, la distanciation du signe placent d'ordinaire Homo, on comprend que la plupart des groupes hominiens aient cultivé intensément une expérience aussi consolatrice pour les spécimens singuliers et pour les groupes.

4. Le statut sémiotique de la protomusique

Donc, sous ses deux formes, vocale et instrumentale, la protomusique appartient bien déjà au domaine du signe, puisqu'elle se déploie comme une thématization pure <2A>, étant donné la possibilisation qui habite toutes ses fonctions. Mais, dans l'ordre du signe, elle ne tient pas seulement en indices, lesquels sont des signes perçus comme naturels, puisqu'elle est intentionnelle et même quelque peu artificielle. Et elle ne tient pas seulement en index, qui sont des signes vides, puisqu'elle est pleine, c'est-à-dire comporte des référents internes. En effet, si elle n'a pas, en tant que musique, de référents particuliers très déterminés, - même quand elle mime le chant du coucou, - du moins elle est grosse, enceinte, de partis d'existence <6F>. Elle a donc, à cet égard, un statut proche de celui de l'image massive.

Cependant, par rapport à cette dernière, elle frappe par sa capacité de pousser à l'extrême la proximité et l'autarcie. (a) L'extrême proximité y découle de l'absence de distance entre l'air vibrant du souffle et le corps, au point que l'ouïe et la tactilité se compénètrent ; à quoi s'ajoutent, sous sa forme vocale, la circulation intime de la voix, de l'oreille, du souffle sur le visage, et sous sa forme instrumentale (pierre contre pierre, bois contre bois) la même distance minimale entre l'émetteur et le récepteur dans le contact de la main, de l'instrument, de la résonance de l'instrument. Son autarcie extrême découle de la combinaison de cette proximité avec la capacité d'animer et d'entretenir économiquement des partis d'existence.

Somme toute, dans la musique massive, comme plus tard dans la musique détaillée, le Signe demeure paradoxalement très proche du Signal <2H>. D'où la sorte de massage cérébral très direct qu'elle opère ou dont elle découle. D'où aussi ses prédispositions au régime endotropique du système nerveux et aux mémorations et remémorations intenses.

Les activations-passivations cérébrales de la protomusique sont tellement natives chez Homo et elles durent tellement nourrir les images massives quant à leur distanciation technique, leur vertu imagétique, leur magie, qu'on peut croire que la présente anthropogénie aurait eu des avantages à inverser l'ordre de ses chapitres 7 et 8.

Pour simplifier le parcours, la présentation qui précède n'a pas tenu compte de la danse. Là aussi il faut certainement distinguer, entre la quadrupédie simiesque et la danse détaillée, un long stade et une strate profonde de danse massive, qui a tenu à la mise en place d'une bipédie de plus en plus possibilisatrice et donc rythmique. Et qui n'a pu que hautement bénéficier à et de la musique massive.

D. LE LANGAGE PARLE MASSIF

Par les mêmes mutations du larynx-pharynx, de la conformation de la bouche, de la respiration, du rapport à l'ouïe, de la langue protéiforme qui l'ont conduit à produire des émissions vocales protomusicales, Homo est devenu progressivement capable d'utiliser les mêmes sons vocaux en régime urgent, c'est-à-dire comme une succession d'émissions sonores à la fois courtes, différenciées et tranchées séquentiellement. Sans pourtant encore atteindre au ton, et donc au phonème proprement dit. C'était la matière d'un langage vocal massif.

En rigueur étymologique, il n'y qu'un langage, c'est celui qui emploie l'organe protéiforme qu'est la langue (lingua). A ce compte, seul le langage parlé, celui qui emploie la langue-organe, est un langage. Mais, sans doute parce qu'on ne retenait dans le langage parlé que son aspect communicationnel, l'usage s'est répandu un peu partout d'appeler aussi "langages" d'autres moyens d'expression qui contenaient aussi un aspect communicationnel. Ainsi du "langage" des sourds-muets codé (macrodigitalisé) et non codé (analogique) ; des "langages" écrits qui transcrivent une langue ; des "langages" écrits qui se suffisent et qu'on peut lire sans connaître la langue (écriture chinoise). Sans compter les dits "langages" photographique, pictural, musical, voire le "langage" de l'inconscient, etc.

C'est pourquoi au moment d'aborder pour la première fois le langage parlé, ou langage au sens strict, seul en question dans ce chapitre, il faut souligner qu'il ne jouit pas de l'exclusivité qu'on lui a souvent accordée, du moins en Occident, en nommant les autres "langages" d'après lui. L'étude des enfants sourds-muets montre que ceux-ci disposent d'un "langage" gestuel codé et non codé qui se développe au même rythme que le langage parlé chez les autres enfants. Le fait est considérable, car il suggère, dans l'ontogénie, l'existence d'un "langage" largement endotropique, qui se traduit alors équivalement en "langage" gestuel et en langage parlé ; et dans la phylogénie, celle d'un "langage" gestuel primitif, très convertible dans les circuits endotropiques du système nerveux, et qui alors fut apte à se convertir en un langage parlé à partir du moment où l'ouïe et l'appareil phonateur hominiens furent disposés à le supporter.

Il faut avoir ces précisions et restrictions à l'esprit quand on réfléchit à l'anthropogénie du langage parlé. Et d'abord à son stade et à sa strate de langage massif.

1. La matière du langage massif

Déjà dans l'animalité antérieure, en particulier chez les Oiseaux et les Mammifères, des émissions buccales urgentes, c'est-à-dire brèves et très oppositives, sont liées à certaines opérations de chasse, de nidification, de cour, d'accouplement, de vigilance, etc. Parmi les Primates, les Saïmiris sont capables d'une vingtaine de stimuli-signaux

de cette sorte, dont nous connaissons assez bien le tableau, parce qu'ils répondent à des urgences environnementales facilement repérables pour l'éthologiste. Il n'y a pourtant point là de langage, pas plus que dans le dit langage des abeilles, parce que les signaux et stimuli-signaux dont il s'agit n'ont pas la distanciation sémiotique <2A>.

En fait, dans le langage massif comme dans la musique massive, Homo a continué un phénomène de l'animalité antérieure, tout en le déplaçant considérablement. La mutation a tenu à une convergence, ou du moins à une coïncidence suffisante de facteurs. Initialement et basalement à la manipulation en distanciation fomentée par la manipulation technicienne à distance <2A>. Ensuite, au fait que progressivement le larynx-pharynx, la denture arrondie, la langue protéiforme, la respiration contrôlable, bref la voix, permirent de produire, à côté des sons insistants de la musique, d'autres sons de plus en plus brefs, découpés, tranchés, facilement transversalisables en panoplies et en protocoles fermés, ce qui n'est nullement le cas des Saïmiris, dont les appels ne forment un "tableau" que parce qu'ils ont été enregistrés et systématisés par Homo transversalisant. Enfin, en attente de productions sonores segmentarisées l'environnement d'Homo était déjà en segmentarisation progressive, constitué de performances en situation dans des circonstances sur un horizon <1B>. Et ce dernier point est capital.

Car, du coup, à un segment technique exotropique ou endotropique put se mettre à correspondre un segment vocal par simple application (mapping) ou fonction, comme dans le cas de l'image. D'abord sans doute presque physiquement, lorsqu'un "coup" de voix déterminé accompagnait un geste déterminé, puis induisait ce geste par convection chez un collaborateur et un compagnon, au début presque à la façon étroite et coercitive d'un stimulus-signal. Du reste, pareille correspondance intervenait dans un *woruld (world, Welt) déjà peuplé d'indices et d'index ; où se rencontraient de premières images massives ; où s'entendaient peut-être aussi de premières ébauches de musique massive. Tant et si bien que la liaison segment à segment, presque physique au début, put se possibiliser au point de travailler elle aussi en distanciation, sémiotiquement.

Ainsi, dans l'Univers, naquit un de ses événements les plus violents et féconds après la transversalisation hominienne, à savoir le vocable massif, première production sémiotique urgente (non insistante) de la voix d'Homo.

2. Les réalisations du langage massif

Du langage massif ou protolangage l'anthropogénie retiendra les quatre réalisations majeures, et qui probablement l'épuisent : (a) ses vocables vides, (b) ses vocables pleins, (c) ses vocables instantiels, (d) ses destins-partis d'existence. Assurément, des stimulations circulaires sont intervenues entre ces quatre termes, mais l'ordre dans lequel nous allons les considérer est sans doute le plus éclairant du point de vue phylogénétique et anthropogénique.

a. Les vocables massifs vides

Il est plausible que les vocables massifs les plus nécessaires furent quelques index vocaux, donc des signes vocaux "vides" (à désigné non intrinsèquement déterminé). On imagine bien leurs sons accompagnant d'abord certains gestes indexateurs simples, - d'orientation, de délimitation, de collection, - les épousant, les soutenant, les mimant de

plus en plus loin peu ou prou. Puis, accompagnant semblablement des gestes indexateurs doubles, comme le font encore nos syllabes successives : "hôô-hisse!" (bas-haut!), "houp-lââ!" (haut-bas!).

Et ce dernier cas est intéressant. Car on y voit bien que ce qui importe alors ce n'est pas la ressemblance phonique d'un son isolé, "hôô" (allongé, bas), avec un geste isolé (une prise en mains d'un objet pesant), puis d'un autre son isolé, "hisse" (ramassé, strident, haut), avec un autre geste isolé (le soulèvement de cet objet pesant), mais bien une analogie du rapport (tension, effet de champ) vocal entre deux termes phoniques, "hôô" et "hisse", avec le rapport manuel entre deux moments techniques, saisissement et soulèvement. Nous parlerons, à ce propos, d'analogie de rapports.

C'est cette analogie de rapports qui dut très tôt, en face des panoplies techniques, induire des couples vocaux en régime urgent correspondant à nos actuels : ceci/cela, autour/dedans, avant/arrière, haut/bas, droite/sinistre, etc. Et, au cours des protocoles, des couples correspondant à nos actuels : avant/après, ho/hisse, houp/là. A quoi s'ajouta sans doute très vite un couple assertif : oui/non. Et interrogatif : qui? quoi? voire quelques couples accompagnant des expressions de modes d'existence fondamentaux <4B> : sérieusement/ludiquement, etc. Et des catégories fondamentales du possible <4C> : tout à fait/plus ou moins, peut-être/certainement, etc <4C>.

Ce qui évolua dans tous ces cas c'est le statut de l'accompagnement du son vis-à-vis du geste. D'abord tout près de lui, presque physiquement, seulement pratique, exotérique, magique. Puis s'en détachant progressivement, de plus en plus en distanciation, sémiotique, endotérique, proprement langagier.

b. Les vocables massifs pleins

La même analogie de rapports a induit et installé, on peut le croire, la mise en place de quelques vocables "pleins", c'est-à-dire à désigné intrinsèque.

Le chant du coucou est grosso modo une tierce mineure descendante (mi bémol/do), et Chailley y voyait aussi une production sonore primitive d'Homo. Il n'est pas impossible alors que vint le jour où ces deux rapports sonores, la "tierce" de l'oiseau et la "tierce" d'Homo se mirent à se répondre, puis à se correspondre en distanciation, et qu'il y eut là enfin un son vocal urgent disponible pour la création d'un vocable plein : le coucou produit par la voix d'Homo désignant le coucou dans la nature. Supposons une même correspondance entre le demi-ton descendant (ré bémol/do) du "bê-ê" du mouton, et un rapport vocal hominien analogue. Cela aurait fait deux vocables massifs pleins, *coucou et *bêê, fondés sur une analogie de rapports. Ces deux vocables pleins se distinguant entre eux, et moyennant un troisième, par exemple un *meûeû correspondant aux meuglements des bovins, aussi probable et aussi distinct des deux premiers, cette triade eût été l'amorce suffisante d'une sémantique langagière.

Mais de pareils cas, où il s'agit de désigner des objets déjà sonores, et d'une sonorité fort typée, sont exceptionnels. Aussi, beaucoup plus importantes pour la mise en place de vocables pleins massifs fut une autre exploitation de l'analogie de rapports. Formulons-

la en bref : c'est l'analogie qui peut intervenir entre la manipulation du rapport de deux productions vocales et la manipulation du rapport de deux objets ou actions quelconques.

Dans cette formule, les manipulations, celles de la voix, celles des choses, doivent être entendues dans leur sens le plus large, c'est-à-dire en tant qu'elles sont tant endotropiques qu'exotropiques. Et elles sont concrètes, effectives : le rapport vocal est considéré là comme effort, tension, effet de champ entre des attracteurs multiples ; et le rapport visé (désigné) par ce rapport vocal est lui aussi compris comme actif-passif, produit-vécu, selon toutes les dimensions de l'effectuation et de l'existence.

Reste à mesurer la force de l'analogie du langage massif originaire. Elle a pu être étroite, au point qu'entre le rapport manipulatoire désignant et le rapport manipulatoire désigné il y ait eu presque recouvrement, comme dans le cas du *coucou, du *bêê, du *meûeû. Elle a pu être lâche, et même très lâche, et l'a sans doute été souvent, aidée et soutenue alors par l'habitude, voire une ébauche de convention implicite. A-t-elle pu virer à une relation entièrement arbitraire, sorte d'analogie zéro remplacée par une convention pure? Il semble bien que non.

En effet, tous les langages détaillés, donc non massifs, connus aujourd'hui pratiquent des analogies de rapports manipulatoires très sensibles, visant la naturalité, dans le discours chinois ordinaire, ou l'éloquence, dans les discours français populaire et très raffiné. Seuls les langages détaillés hautement terminologisés, appelés par l'industrie et la traductibilité contemporaines, pratiquent un arbitraire plus avancé, et encore rarement total. A fortiori, le langage massif naissant dut s'appuyer sur l'analogie de rapports manipulatoires intense, puisqu'elle était son seul recours sémantique, vu que la convention et l'institution avaient à peine cours, si même elles l'avaient.

On s'interrogera sur les virtualités d'abstraction des vocables pleins ainsi produits. Etaient-ils capables de désigner seulement des objets et actions-passions particuliers, ou également des espèces, des genres, des familles, des classes d'objets et d'actions-passions? Il paraît plausible de penser qu'étant donné la capacité de plus en plus grande d'Homo de penser en neutre et en flou, c'est-à-dire d'abstraire, celui-ci en émettant un son *coucou ou *réceptif visa vite non pas seulement ce coucou et ce réceptif particuliers mais un ensemble d'animaux et d'ustensiles ayant les mêmes traits.

Dire qu'Homo habilis ou même Homo erectus eurent pour autant les notions d'espèce, de genre, de famille telles qu'elles fonctionnent dans nos esprits serait faux. Par contre, il n'est pas forcé de croire que les premières généralisations balbutiantes inhérentes au langage massif durent exercer une influence décisive sur la saisie de plus en plus considérable, contemplative, méditante, désirante que le primate redressé développa dans ses environnements.

c. Les vocables instantiels

Pouvoir, dans le groupe, désigner d'un son oppositif un individu par opposition à un autre individu, dut être tellement rentable techniquement et socialement qu'on imagine mal qu'Homo erectus, voire habilis, n'ait pas assez vite créé des noms propres massifs. Et cela en

combinant, par des mélanges de désignation et d'invocation-provocation, les propriétés des signes pleins et des signes vides qu'il employait par ailleurs.

Pareille pratique dut s'étendre aux instances (de famille) et aux rôles (de clientèle) héritées du groupe primatal, permettant non seulement de désigner un individu particulier par rapport aux autres, mais de le viser plus précisément comme père, mère, frère, soeur, enfant, vieillard, ami, ennemi, étranger, cognat, etc. On ne voit pas pourquoi des couples fonctionnellement équipollents à ma(ma)/pa(pa), ami/ennemi, si prédominants dans le langage détaillé, ne se seraient pas esquissés dès le langage massif. Ces désignations, soutenues par le geste et la position spatio-temporelle dans le groupe, durent alors contribuer à la consistance sociale des couples hominiens.

d. Les partis d'existence protolangagiers

Les vocables massifs vides, pleins, instantiels semblent avoir été assez complexes dans leur phonie, dans leur sémie, voire dans leurs rapports manipulatoires entre phonie et sémie, pour inciter à de premiers choix de topologie, de cybernétique, de logico-sémiotique, de présentivité, bref à de premiers destins-partis d'existence <6F>, d'autant qu'ils travaillent par analogie entre tensions, effets de champ manipulatoires. Ce qui a été vu plus haut de la musique massive le confirme, d'autant que la pratique insistante musicale et la pratique urgente langagière durent alors, comme elles le font encore aujourd'hui dans la plupart des peuples, interférer intensément.

On peut croire en conséquence que, dans les groupes où ils s'affirmèrent, les destins-partis existentiels langagiers déterminèrent de nouvelles collaborations, communautés, éducations au sein du groupe étroit ou de groupes plus larges. Et aussi qu'ils stabilisèrent des inimitiés entre groupes à mesure que le protolangage de chacun, malgré l'élémentarité de ses analogies de rapports manipulatoires, et donc sa traductibilité intuitive, commença à être moins bien compris par le protolangage des autres. De la sorte, les we-groupes hominiens se définirent par opposition à leurs out-groups non seulement en raison de différences dans leurs traits physiques, leurs rapports de parenté, leurs performances techniques, leurs pratiques protomusicales et protodansantes, mais aussi dans leurs protolangages.

3. La sélection naturelle du langage massif

Le langage massif fut certainement très rentable dans la compétition d'un groupe à l'égard des animaux, mais aussi à l'égard des autres groupes hominiens, selon qu'il y excellait ou défaillait. Si bien que le développement de ce langage dut exercer une pression sélective considérable sur le cerveau d'Homo habilis, si du moins celui-ci en posséda l'embryon, et en tout cas sur celui d'Homo erectus, qui le développa presque certainement.

Le plaisir, voire la jouissance, dont nous avons vu l'importance chez Homo pour le comblement de ses failles et déhiscences existentielles d'animal debout, intervint là encore, puisque ce langage permettait de faire circuler un désigné et aussi son désignant à travers les régimes exotropique et endotropique du cerveau sans le poids de réalisations exotropiques. Et de se complaire aussi aux échos consolants inhérents aux résonances du son et aux correspondances en général.

On en a sans doute la confirmation en reconnaissant, dans l'hémisphère gauche de certains fossiles du paléolithique moyen, un premier développement marqué dans les régions qui sont aujourd'hui l'aire de Broca, relais dans l'articulation des sons langagiers, et l'aire de Wernicke, relais de leur exploitation syntaxique. Malgré les réserves qu'appelle tout passage de l'anatomie cérébrale aux fonctions cérébrales, l'affirmation que pointent là de premières aires du langage semble plausible à condition qu'on la formule en termes suffisamment généraux.

D'autant que cette affirmation concorderait assez avec l'hypothèse, exprimée plus haut, d'un hémisphère gauche spécialisé davantage dans les tâches macrodigitalisatrices, tandis que l'hémisphère droit le serait davantage dans les tâches analogisantes. Car, il ne faut pas s'y tromper, si le langage massif a exploité les analogies entre des rapports manipulateurs phoniques et des rapports manipulateurs techniques, sa structure essentielle est bien macrodigitale.

Cela du côté du désigné, où ce qui était visé dans la nomination d'un bison c'était surtout, pour la performance en situation dans la circonstance sur un horizon, qu'il n'était pas une girafe, ni un éléphant, ni un ours, etc., ce qui finissait par le désigner par l'exclusion de ce qui n'était pas lui dans une panoplie fermée (celle de la chasse), donc macrodigitalement. Et aussi du côté du désignant, où les oppositions phoniques "*bêê/*coucou/*meûê", "*hôô-hiss/*houp-laa", "*ma/*pa", étant donné le peu de traits sonores et phoniques disponibles, durent bientôt aussi constituer un système fermé où chaque son valait par exclusion des autres autant et plus que par ses caractères propres.

* * *

Le chapitre 7 sur l'image massive, puis le chapitre 8 sur la musique massive et le langage massif achèvent la première partie de l'anthropogénie, celle qui s'est attachée aux bases de la constitution d'Homo, actives-passives sur deux à trois millions d'années (2-3MA).

Mais il y a trente mille ans (30 MA) environ, on trouve de premières images détaillées, témoignant peut-être de premiers langages détaillés et de premières musiques détaillées, à proximité de restes de spécimens hominiens appartenant, depuis 100-150 MA au moins, au type Homo sapiens sapiens. C'est ce que l'anthropogénie va appeler maintenant les développements (achèvements) d'Homo, qui sont le thème de sa seconde partie.